ACADÉMIE DE BÉARN

Réception du général d'armée François Lecointre

Le 6 novembre 2023

Discours de bienvenue de Monsieur Marc Bélit, Président de l'Académie de Béarn

Mesdames et messieurs les Académiciens,
Mesdames et messieurs les autorités civiles et militaires,
Mon Général, monsieur le grand Chancelier.
Mesdames et messieurs, chers amis,

Nous sommes ici en séance d'intronisation académique pour recevoir le général d'armée Monsieur François Lecointre, militaire d'exception, ancien chef d'état-major des armées, aujourd'hui grand chancelier de la Légion d'honneur.

Nous avons déjà eu le plaisir de l'entendre dans cette enceinte lors de la conférence qu'il y a donnée il y a un an, sur la singularité militaire de la nation. C'est alors que l'invitation lui fut faite à venir nous rejoindre cette fois en tant

qu'Académicien de Béarn. Ce qui motiva notre ambassade auprès de lui fut non seulement la considération de sa valeur mais aussi l'observation que le tropisme Béarnais l'avaient conduit à venir résider en Béarn, là où étaient ses racines familiales. Tout cela nous encourageait à le faire.

Car si sa famille paternelle le fit naître à Cherbourg ou son père était capitaine de frégate avant de devenir commandant du sous-marin nucléaire « le redoutable », sa famille maternelle elle, était de noblesse terrienne béarnaise puisque sa mère née Françoise de Roffignac, était elle-même fille du Comte Raynald de Roffignac et de la Comtesse née Geneviève Faugère de Biensan, domiciliés au château d'Araux (Basses-Pyrénées). Cette mère admirée vit toujours non loin de là, et réside à Navarrenx, tout proche.

Est-ce là la raison qui vous a fait revenir en ces lieux, la retraite militaire venue et un poste plus stable dans la capitale ne vous exposant plus aux incessants déménagements pour poser au moins le temps de vos vacances, vos bagages, non loin de ces lieux de votre famille et de votre enfance, vous nous le direz peut-être.

****

Auparavant, il me faut retracer votre parcours familial et professionnel.
Outre ces origines que je viens de rappeler, vous avez aussi une ascendance militaire ancienne comme en ont ces familles où l'on a la France au cœur et son service comme devoir. Votre arrière-grand-père était officier d'infanterie et il est mort pour la France en 1914, votre grand-père, officier de cavalerie était lui aussi mort de ses blessures après la deuxième guerre mondiale.

L'un de vos oncles Patrick Lecointre vice-amiral d'escadre sera successivement commandant de la frégate De Grasse, puis chef du cabinet du Premier ministre et commandant de la force navale de 1994 à 1996. Une dynastie d'officiers de marine donc constitue une partie non négligeable de votre arbre généalogique.

L'un de vos oncles aussi, Èlie de Roffignac, trouvera la mort à l'âge de 23 ans pendant la guerre d'Algérie. C'est à propos de cet oncle dont un panneau de bois portait encore la trace dans la grange de votre grand-mère à Araux où vous jouiez enfant que, frappé par ces simples mots : « mort au champ d'honneur », vous avez déclaré : « *j'ai eu la chance d'avoir dans ma famille un oncle qui incarnait pour moi le héros absolu. Il était mort au champ d'honneur dans ma famille où il y a des officiers depuis plusieurs générations. Mais la mémoire de cet homme est centrale. Cet oncle que je n'ai jamais connu était l'unique garçon dans la famille de ma mère et le monde me semblait ne pas pouvoir continuer après son sacrifice.*». Il y a des destins qui se forgent ainsi au long des siècles dans une continuité de service à la défense de la patrie et dans l'honneur mais dont le déclic peut aussi être un souvenir d'enfance. À l'horizon de ces vies, on rencontre toujours la même chose : la guerre.

Les peuples et les pays vivent en effet toujours sous la menace ou la présence de la guerre et il est des familles qui semblent destinées à y consacrer leurs forces. Le service de la France, c'est un thème qui revient dans nombre de vos écrits. Cela pourrait rester déclaratif et théorique, mais pas ici. Lorsque la situation l'exige et que le sacrifice s'impose, ne pas y déroger fait la figure du héros. Ce mot de héros, on s'en convainc puisque c'est vous-même qui le dites a dû hanter non seulement vos rêves d'enfant mais vos résolutions d'adolescent, c'est lui qui vous fera soldat puis officier et enfin

général. L'enfant l'ignore, mais l'homme mûr sait quant à lui de quel prix ce choix de vie se paye.

****

Mais revenons à votre carrière. Après avoir été élève au collège St François Xavier de Vannes vous êtes passé par le Prytanée militaire de La Flèche, là-même où le philosophe René Descartes fera ses études comme pensionnaire quatre siècles plus tôt, là aussi où le cœur d'Henri IV fut déposé à sa demande lors de sa mort, (ce qui vous relie peut-être déjà au Béarn). J'ignore si vous fûtes marqué par le génie des lieux, la mémoire de ce philosophe, ou le cœur du Roi de Navarre, mais cela ne me surprendrait pas outre mesure au vu de votre goût pour la réflexion et le sens de l'Histoire.

Vous qu'on connait comme un intellectuel, cofondateur de la revue de référence des cercles de défense : « Inflexions » et auteur de nombre de textes dont certains sont des références comme : « l'exercice du commandement dans l'armée de terre », vous avez eu le temps de penser l'action militaire en apprenant à exercer vos responsabilités.

Je rappellerai que vos études se poursuivirent à l'école spéciale militaire de St Cyr, puis à l'école d'infanterie avant l'entrée au régiment d'infanterie de marine, qui vous verra accéder au grade de capitaine en 1991. Vous servirez alors en Irak, pendant la première guerre du golfe, puis en Somalie et à Djibouti (1991/93) avant d'être appelé à commander la première compagnie de combat du 3° RIMA de Vannes de 1993 à 1996.
C'est à ce titre que vous participerez en 1994 à l'opération Turquoise au Rwanda, puis dans les Forces françaises sous commandement de la FORPRONU lors de la guerre en

Bosnie-Herzégovine. Vous commanderez alors la 1° compagnie du 3° RIMA à Sarajevo.

C'est là qu'on vous verra accomplir un acte de bravoure en prenant la tête de l'assaut mené par la section pour la reprise du pont de Verbanja, baïonnette au canon, qui vous vaudra la légion d'honneur et le commentaire élogieux du président Chirac disant que c'était là le symbole de la dignité retrouvée de l'armée française. Un acte d'héroïsme donc qui vous met dans la lignée de cet oncle admiré de votre enfance.

Devenu instructeur à St Cyr Coëtquidan, vous gagnerez ensuite l'État-major de l'armée de terre avant de revenir au 3° RIMA en tant que chef de corps, commandant le groupement tactique interarmes en Côte d'Ivoire, d'octobre 2006 à février 2007 dans le cadre de l'opération Licorne.
Nommé général de brigade le 1° Aout 2011, vous rejoignez l'État-major de l'armée de terre en août 2013 et serez promu Général de division le 1° janvier 2015. Quelle carrière !

Chef du cabinet militaire du premier ministre à partir de septembre 2016 sous les gouvernements successifs de M. Vals, Cazeneuve et Philippe, vous serez élevé au grade de général de corps d'armée par le Président Hollande en Janvier 2017.
Enfin, c'est en juillet de la même année que le Président Macron vous nommera Chef d'État-Major des armées vous élevant au rang de général d'armée.

Carrière exemplaire, brièvement évoquée ici, vous que le président Macron aussi désignera comme héros reconnu comme tel par l'armée, allez durant cette période développer votre conception de la rénovation de la mission de l'armée au service de la nation dont la conférence : « la singularité militaire de la nation que vous avez donnée il y a maintenant plus d'un an à l'Académie de Béarn nous donna une idée plus précise.

****

Car, tel est le devoir, l'ambition et le rôle d'une armée dans un État démocratique et plus précisément dans une République dites-vous, où elle participe à l'identité nationale française, sachant que la France, on ne le dit peut-être pas assez, a toujours été une grande nation militaire encore affirmée ou confirmée sous la Ve République.
De ce fait, le rôle de l'armée est essentiel dans la continuité pour le maintien de la défense de la République auquel elle est intimement liée.
On ne souligne pas toujours suffisamment cette caractéristique française. Et ceci est d'autant plus important dans un contexte géopolitique qui change, dans un monde qui devient de plus en plus dangereux, ou les équilibres issus des dernières guerres mondiales n'ont plus la même stabilité qu'auparavant, on le voit tous les jours et singulièrement ces jours-ci avec la crise Russo-Ukrainienne.

Dans un tel contexte, le rôle de l'armée dans sa singularité et sa relation à la défense de la nation redevient essentiel. L'état de paix, si durement acquis, vacille, les États sont déstabilisés, les dictateurs reprennent du pouvoir ici ou là, les modèles démocratiques affrontent les modèles autoritaires, et l'on doit constater que notre monde a tourné le dos à l'idéal ou au mythe de la « paix perpétuelle » si chère au philosophe Kant et aux Lumières.

Longtemps l'équilibre de la terreur semblait avoir figé le paysage. Aujourd'hui, la tentation de sortir de l'équilibre des forces par la violence est présente partout et la guerre étend ses territoires de menace.

Pire, la nature de la guerre a changé, ce ne sont plus tout à fait des nations ou des États de droit qui entrent en conflit, ce sont des dictatures, ce sont des groupes terroristes prenant l'État en otage ou constituant eux-mêmes des semblants d'États, c'est une nébuleuse de combattants réunis sous des bannières éphémères et munis d'armements puissants qui affrontent des armées régulières en faisant fi des codes de la guerre des traités qui la régulent et des mécanismes qui bouleversent la finalité de la guerre qui est la recherche de la paix. En outre les méthodes de ces guerres assymétriques génèrent une violence nouvelle à laquelle il est difficile de faire face.

C'est dans ce contexte-là, notre contexte actuel, que votre réflexion sur l'éthique du soldat et l'éthique de la guerre prend tout son sens. En effet, devant la violence et le spectacle de l'horreur qui fait douter parfois de l'humanité de l'homme, quel doit être le comportement du guerrier qui doit faire abstraction de son sentiment, de ses émotions pour remplir une mission qui garde en ligne de mire l'idée qu'un homme doit se faire de lui-même : « un homme, ça s'oblige » disait Albert Camus, un militaire ça obéit aux ordres dirons-nous mais aussi à sa conscience.

****

J'en viens à une autre particularité de votre personne qui outre vos très grandes qualités et états de service largement reconnues et des titres et du rang qu'elles vous valent dans la République a fait que nous avons eu aussi envie de vous compter parmi les membres de notre assemblée. C'est que vous avez beaucoup écrit (dans la revue Inflexions notamment) mais en d'autres circonstances aussi et que l'un des objets de votre réflexion est précisément la guerre, ceux

qui la subissent et ceux qui la font ; la guerre des États entre eux et la guerre civile, la pire qui soit, vous en connaîtrez deux de très près : celle de Yougoslavie et celle du Rwanda. Cela vous donne le recul suffisant pour en parler avec gravité, car au cœur de la guerre se situe la question de la mort, dont vous précisez l'enjeu : « *c'est le sacrifice consenti de sa propre vie qui rend moralement supportable l'obligation de tuer.* » la conséquence à en tirer est celle d'une réflexion sur l'éthique militaire qui doit s'inscrire dans la capacité de maîtriser sa propre violence.

Reprenant la définition qu'en donne Gaston Bouthoul qui définit la guerre comme « *un affrontement sanglant entre groupes organisés* » vous ajoutez : « *dans cet affrontement qui comporte le sens, on accepte la mort, mais surtout on accepte de la donner sur ordre* » Sur ordre, tout est là.
Vous avez beaucoup écrit là-dessus et pas seulement d'un point de vue théorique. On sent à chaque ligne que celui qui écrit est quelqu'un qui a vu l'horreur de la violence et de la mort et le chrétien que vous êtes en est sorti ébranlé , nullement quant aux obligations de ses devoirs mais par la compassion qui fait qu'un homme est un homme et qu'il y a des limites au-delà desquelles il est essentiel de s'interroger avant de les dépasser.

Votre génération mon Général, je rappelle que vous êtes un homme encore jeune, est la génération d'après-guerre (c'est la formule employée après les deux guerres mondiales) dominée alors par l'équilibre de la terreur. Vous avez eu vingt ans en 1982, les guerres coloniales avaient pris fin et les nouveaux conflits n'avaient pas jusqu'ici encore pris l'ampleur de ces deux guerres mondiales. La France comme d'autres pays occidentaux pouvait alors considérer qu'à l'abri de sa dissuasion nucléaire elle pouvait négliger son armée. N'avez-vous pas publié en 2012 dans la revue « Inflexions » un article au titre plein d'inquiétude : « De la fin de la guerre à la fin de

l'armée », vous interrogeant sur « la compatibilité de cet outil avec la résurgence d'une menace majeure ». Nous y sommes.

Le philosophe Kant que vous aimez bien, je vous sais fin lecteur de son « projet de paix perpétuelle », avait néanmoins posé la paix comme finalité de la guerre, de là à en déduire qu'il faut par angélisme considérer qu'un vœu pieux vaut promesse d'éternité, il y a plus qu'un pas que vous ne franchissez pas lorsque vous remarquez que ce langage de la négociation tous azimuths qui bannit le mot « combat » de tout discours officiel de ces années-là eétait porteur de bien des dangers à venir. Si la fin de la guerre doit avoir pour conséquence la désorganisation des armées, le risque est grand que lorsqu'elle revient comme nous venons d'en vivre l'expérience avec la guerre en Ukraine notamment, les États découvrent soudain leur propre faiblesse et doutant de leur capacité à se défendre s'en vont chercher des protecteurs hors de la nation. Votre idée, cela va sans dire est celle d'un pays, d'un État qui possède sa propre défense nationale capable de le défendre et de dissuader l'ennemi de l'attaquer.

****

La deuxième remarque que je voudrais faire est celle de votre propre rapport à la guerre, à la violence et à la mort. Il me semble, à vous lire que vous mettez le doigt sur un point essentiel. Ce n'est pas parce que le soldat qui agit sur ordre et dans le respect du commandement consent à la mort qu'il est immunisé par l'impact qu'elle a sur sa conscience. Vous écrivez : « *le fait de donner la mort sur ordre est la pire chose que l'on puisse demander un être humain* ». La conséquence est une exigence éthique du plus haut degré.

Le philosophe Levinas dit ceci : « *la mort n'est pas une question comme une autre, mais celle à partir de laquelle les autres notions éclairant la condition humaine s'organisent… nous rencontrons vraiment la mort dans le visage d'autrui* ». Or s'il est vrai que les guerres modernes se sont voulues de plus en plus technologiques ce qui fit que l'on parla un temps de guerres sans morts, les choses ont bien changé depuis. Tout soldat qui a eu un ennemi au bout de son fusil ou dans un corps à corps fait l'expérience « existentielle » de la mort, en rencontrant dans le visage de l'autre les yeux de la mort qui marquent un homme à vie. Lévinas remarquait que même le bourreau d'antan ne voyait pas le visage du condamné qui apparaissait cagoulé car il ne voulait pas que la mort le regarde. C'est pour cela sans doute aussi qu'on ferme les yeux des morts, par crainte autant que par pitié. Dans la guerre, le visage de l'autre (l'Autrui des chrétiens) m'apparaît dans sa dimension tragique et si l'on suit Levinas, c'est là le fondement de l'éthique. Ce qui me heurte et me bouleverse, qui interroge mon sens profond de l'humanité, c'est qu'on ne peut tuer avec cruauté sans devenir à notre tour des bêtes.

Ce point est central dans votre réflexion et les récents évènements au proche orient l'éclairent cruellement. La guerre a toujours eu lieu comme rapport de force entre les nations, les États, les empires. Les progrès de la civilisation ont consisté sinon à « humaniser » la guerre – chose bien difficile – du moins à encadrer cette violence dans des règles, des droits (droits de l'homme, qualification de crimes contre l'humanité pour des actes de violence inqualifiables ou disproportionnés). La création des armées encadrées par des lois est un progrès et l'armée de la République sur ce point est exemplaire. Vous avez expliqué comment et pourquoi. Pourquoi il faut ramener les conflits autant que faire se peut à l'affrontement réglé entre des ennemis à statut comparable. Mais la guerre comme un diable échappe de sa boite, il arrive alors qu'elle ne connaisse plus que des bourreaux et des

victimes dans une dialectique sans fin où s'alimente la vengeance et la cruauté. Pour nous qui avions cru avoir « civilisé » la guerre, ce que nous avons eu sous les yeux au Rwanda, en Bosnie et aussi ailleurs aujourd'hui, ce que vous avez eu sous les yeux est précisément cela : le spectacle intolérable de l'inhumanité de l'homme. C'est pourquoi sans doute, il y eut un temps des guerres sans images, lesquelles tout en nous laissant supposer le pire ne nous y confrontaient pas. Dès lors que les images en imposent la réalité, le sursaut moral qui est le notre marque notre indignation devant la victime impuissante d'un bourreau sans pitié.

On sent cette réflexion et cette sensibilité éthique s'affirmer dans nombre de vos textes et interventions. Constamment revient chez vous le souci du bon commandement, de l'obligation de désigner l'ennemi comme tel afin de sortir du binôme de la vengeance entre bourreau et victime. » « *le fait de considérer les gens comme victimes ou comme bourreaux au lieu de les considérer comme ennemis, peut brouiller profondément le sens de notre action. C'est cela la légitimité de l'action que l'on conduit et cela nécessite que tous les chefs militaires jusqu'au plus petit niveau se posent en permanence la question de ce qu'ils ont le droit de faire, de ce qu'ils peuvent faire, de ce qu'il est légitime de faire, et du bien-fondé des ordres qu'on leur donne et qui comportent toujours l'éventualité de devoir aller jusqu'à donner la mort* » ; c'est pourquoi dites-vous encore qu'il faut faire la guerre sans haine : « *nous sommes tous violents, nous sommes tous primaires, nous sommes tous tenté de venger. C'est pour cela que l'affrontement militaire qui reconnaît l'ennemi comme un être de dignité égal à la nôtre, est quelque chose qui conduit, en tout cas dans l'esprit militaire français, à respecter l'ennemi et à faire le moins de morts possible.* » On sent là la trace de St Cyr Coëtquidan et cette école de l'honneur et de la chevalerie dont on sait aussi qu'elle porte les valeurs d'héroïsme.

Vous dites encore : « *il n'y a pas pire qu'une guerre civile, car c'est la haine et l'esprit de vengeance qui anime les cœurs des combattants* » Nous le savons bien.
Conclusion : l'armée de la République est une armée qui doit être puissante, performante, professionnelle car son but et son usage dans la défense de la patrie doit la conduire à faire la guerre sans haine. On sent bien que c'est cet humanisme vous habite même si au fond de vous-même le pessimisme de l'expérience vous a appris que ce n'était pas si simple, raison de plus pour avoir des soldats et des gradés formés militairement et armés moralement. Je ne sais pas si je résume bien votre pensée, mais c'est ce que je comprends de ce que vous avez dit ou publié.

****

Mais ce temps de la guerre et de sa conduite au plus haut niveau qui vous a occupé 37 ans s'est achevé et même si vous en êtes encore imprégné, vous voilà conduit vers d'autres responsabilités qui sont celles de la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, un ordre militaire mais aussi civil selon le vœu de Napoléon qui le créa.

Pour vous qui avez eu à juger de la bravoure et de la valeur, de l'exigence morale et de l'éthique, quel meilleur endroit pour désigner ceux dont l'action au service des autres, de la communauté comme de ses valeurs demande récompense symbolique. Vous voilà conduit à peser le pour et le contre, dans le rôle d'un St Pierre laïc qui tient les clés de la porte de l'hôtel de Salm.
Cela c'est le plus connu, mais, outre le beau musée qui en contient l'histoire vous avez aussi la tutelle des maisons d'éducation de la Légion d'honneur crée aussi par Napoléon pour l'éducation des jeunes filles pupilles de la nation à St Denis et à St Germain en Laye.

Vous voilà en situation de juger non plus seulement de la bravoure des combattants mais du mérite des hommes et des femmes dans leur trajectoire de vie et aussi et c'est plus terrible dans leur trajectoire de mort lorsqu'on doit épingler une décoration non plus sur une poitrine mais sur un linceul ou sur un drapeau.
Voyez, vous n'échapperez pas à votre destin qui vous situe toujours à un endroit de haute responsabilité de l'État à l'articulation du réel et du symbolique. N'oubliez pas cependant ce que dit le poète Hölderlin : « c'est plein de mérites que l'homme habite cette terre, mais ce qui demeure, seuls les poètes le fondent ».

Aurez-vous du temps dans ces nouvelles fonctions pour lire de la poésie, pour continuer à écrire sur le destin des hommes ? Aurez-vous du temps à passer parmi nous dans ce beau lieu du Béarn des gaves qui jouxte Sauveterre, maintenant que vous y avez acquis depuis longtemps et restauré une maison et marié récemment l'une de vos filles en ces lieux, vous qui en avez quatre : Ariane, Victoire, Daphné, et France dont chaque prénom dit quelque chose de ceux qui les ont choisis et sans doute aussi de celles qui les portent. Le nom de cette maison en tout cas en dit long sur cette relation puisque vous l'avez appelée : « la Filleraie », (la maison des filles) comme d'autres nommèrent la leur : la Chêneraie, la Pommeraie.

Aurez-vous du temps pour écouter votre épouse Isabelle jouer de ce grand piano qui trône dans votre salon, elle qui, bretonne est devenue si profondément béarnaise qu'elle dit « chez nous » lorsqu'elle parle du Béarn. Aurez-vous du temps pour venir voir vos nouveaux amis de l'Académie. C'est ce que nous souhaitons tous tant votre présence nous paraît bénéfique et de nature à consolider notre « être-ensemble » qui demande constamment à être tempéré par la tolérance, l'expérience et l'ouverture à autrui.

****

À regarder votre parcours que je viens d'évoquer, ce que vous offre l'Académie est bien modeste : elle vous offre un fauteuil symbolique qui porte le numéro 20 et qui porte aussi la mémoire de ceux qu'ils l'ont occupé. Je vais vous en faire brièvement la liste.

Ce fauteuil était celui de secrétaire général de l'Académie de Béarn à sa création en 1924 alors qu'elle n'en comptait que 20. Il était occupé par Monsieur Georges Sabatier dont un portrait réalisé par le peintre académicien René-Marie Castaing est en bonne place dans notre siège social de la villa Laurence.

Ce fauteuil sera ensuite transmis à des militaires à partir de 1969.
D'abord au Général de Montsabert compagnon de la libération, grand-croix de la Légion d'honneur, déporté à Dachau, vainqueur de la bataille d'Italie pendant la deuxième guerre mondiale qui sera aussi député des basses Pyrénées de 1951 à 1955.

Il passera ensuite au général Antoine de Barry général d'Armée à Bordeaux, inspecteur de l'armée de terre, puis secrétaire général de la Défense nationale en 1981.

Il était occupé jusqu'à une date récente par le général Baud qui fut adjoint au gouverneur militaire de Paris. Figure respectée de notre académie il reste parmi nous et je le salue amicalement.

Car c'est une particularité de notre Académie de Béarn où l'on ne succède pas aux morts forcément mais où l'on se transmet les sièges dès lors que l'âge, les motifs personnels, la

disponibilité font que les titulaires estiment que dans l'intérêt de la situation, il est bien séant de laisser sa place aux membres actifs. On devient alors membre honoraire.

Ce fauteuil sera désormais le vôtre puisque vous avez bien voulu l'accepter.

Il reste un dernier geste symbolique à accomplir, c'est la remise de notre cordon tressé bleu roi et or avec l'insigne de la marguerite qui fut choisi par nos anciens comme symbole d'une compagnie qui se reconnaissait dans l'image que laissa cette grande poétesse, sœur de François 1° qui repose non loin d'ici dans la cathédrale de Lescar et qui se fit connaître par son goût pour les idées nouvelles, sa protection des écrivains, - elle protégea Rabelais et Bonaventure des Perriers -, son amour de la littérature et des arts. On la nomma même la dixième des Muses, c'est elle qui veille sur nous, et nous allons bientôt créer à son nom un Prix littéraire lors de notre année de centenaire en 2024.

C'est en son nom et celui de notre Académie que je vous remets l'insigne de notre ordre en vous remerciant, mon Général, de l'avoir accepté.

Discours de remerciements du général d'armée François Lecointre, nouvel académicien

Monsieur le président,

Mesdames et messieurs les académiciens,

Mesdames, messieurs,

Lorsque vous m'avez proposé de rejoindre votre très distinguée société, je me suis demandé ce qui me valait un tel honneur. Devenir un académicien du Béarn, moi qui ne suis, à proprement parler, comme mon patronyme, hélas, le trahit, ni un Béarnais, ni un érudit ou un écrivain talentueux ! Il m'a donc fallu surmonter cette double pudeur qui me retenait d'accepter votre si généreuse proposition.

Pour dépasser la première de ces deux réticences, je suis allé consulter le site - remarquable - de l'académie. J'y ai découvert que pour vous rejoindre on devait être « *Béarnais d'origine ou de filiation. Par filiation on entend le rattachement au Béarn par ascendance, parenté, alliance, travaux sur le pays, séjour prolongé* ». Cette définition assez extensive m'a rassuré. Certes mes séjours béarnais, plus que prolongés, ont été répétés. Cependant la maison que nous habitons avec mon épouse -pourtant bretonne- depuis bientôt trente ans est bien à Sauveterre de Béarn et si j'en suis le plus souvent absent c'est à cause des contraintes que comporte ma vocation militaire.

Mais si je peux prétendre à une part de filiation béarnaise c'est plus encore et surtout parce que c'est en Béarn que s'est forgée cette vocation si puissante et si singulière qui a orienté toute ma vie et celles des miens. Ce qui pour moi constitue une sorte de parcours initiatique et fondateur s'est déroulé à quelques kilomètres de Navarrenx, dans le petit village d'Araux où je passais toutes mes vacances, chez ma grand-mère maternelle, elle-même épouse et fille d'officier. Elle avait perdu son seul fils, Hélie, saint-cyrien tombé très jeune en Algérie.

C'est la longue fréquentation familière de cet oncle Hélie, à Araux, qui m'a progressivement ancré dans une destinée de soldat. Je le rencontrai pour la première fois sous la grange de la maison de Bonne-Maman. Au fond de la bâtisse poussiéreuse et sombre, on avait accroché au mur de galets un grand panneau de bois sur lequel étaient inscrits son grade et son nom suivis de la mention mystérieuse : « mort au champ d'honneur ». Cette plaque baptisait de son nom un fortin du djebel Chelia dans la montagne de l'Aurès où, en août 1959, il avait trouvé, à vingt-trois ans, une mort tragique. Rapportée en France après l'indépendance de l'Algérie par ses camarades du 18ème Régiment de Chasseurs à Cheval, elle avait, depuis, paré notre grange d'une sorte de gravité étrange dont nous oubliions la raison au fil des étés et des jeux que nous y organisions.

Demeuraient pourtant la « mort » et « l'honneur » définitivement associés à la figure de cet oncle dont nous contemplions parfois la photographie conservée dans un petit cadre posé sur une cheminée du salon. Tranchant avec le visage radieux d'un très jeune sous-lieutenant souriant à ses camarades, le ruban rouge moiré de la légion d'honneur qui était épinglée au bas du cadre à côté d'une croix de la valeur militaire nous intriguait. Et ce d'autant plus que, sur le mur d'en face, la même légion d'honneur, associée à une croix de

guerre cette fois, était accrochée au bas d'un cadre de bois doré majestueux où trônait un officier à lorgnon très moustachu dont on nous disait qu'il s'appelait lui aussi Hélie et qu'il était, lui aussi, « mort à la guerre ».

Que cet ancêtre à l'air sérieux dont le portrait à l'huile nous intimidait ait pu faire la guerre et même qu'il y soit mort n'avait rien pour m'étonner. Je voyais bien, à son uniforme à épaulettes dorées d'abord, à ses moustaches et à son lorgnon ensuite que ce personnage sévère appartenait à une époque révolue. Sans doute avait-il vécu « jadis », dans un temps où les gens avaient souvent faim, subissaient de terribles épidémies, mouraient à la guerre.

Mais la photo de notre oncle était troublante, saisie sur le vif dans un instant d'amusement juvénile, insolent sans doute, moqueur probablement. Rien n'était sérieux dans son attitude. On s'attendait presque à ce qu'il tourne son regard vers nous, complice, pour nous entraîner dans un probable chahut de jeunes officiers. Cela tenait du mystère. Pouvait-on rire de manière aussi franche et être mort ? Et mort « à la guerre » ? On ne pense pas assez souvent à cela. Un mort est grave, digne. Surtout lorsque c'est un soldat mort au combat. On n'attend pas de lui qu'il ait l'air triste, ou souffrant, mais qu'il soit impavide, rendu insensible par la dureté des épreuves traversées, farouche parce que déterminé à affronter le pire, majestueux parce que désormais installé dans un panthéon glorieux où nous le vénérons.

Par son sourire, oncle Hélie exposait une fragilité désarmante, dont je pressentais qu'elle avait pu l'affaiblir dans la brutalité du combat. Cette fragilité nous le rendait proche, à tous. Mais pour moi, elle signifiait un peu plus. Elle m'attirait vers lui dans un encouragement à le rejoindre sur le chemin exigeant qui pouvait conduire à ces « champs d'honneur » qui me semblaient constituer le comble d'une vie réussie. Tout ce que

je savais de ma faiblesse, de mon absence de courage, de mes petites lâchetés quotidiennes, de ma médiocrité ne constituerait peut-être plus un obstacle rédhibitoire sur la voie qui conduisait à l'enviable statut d'ancêtre glorieux.
Découvrir que l'on pouvait devenir un héros sans avoir de prédisposition particulière à l'héroïsme m'ouvrait des perspectives vertigineuses et me permettait, sans éprouver de culpabilité excessive, de me laisser glisser avec délectation dans les rêveries interminables au long desquelles j'aimais me griser de mes bravoures à venir, de mes audaces éblouissantes, de mes gloires futures.

Je me sentais plus légitime à contempler les panoplies d'armes qui décoraient les murs de la vieille maison. L'acier luisant des lames de sabre et celui, plus mat, des canons de pistolets qui se détachaient sur le velours grenat me racontaient une histoire à laquelle je ne comprenais rien. Je ressentais pourtant tout ce qu'elle pouvait comporter de panache et d'aventures mais aussi ce qu'elles devaient signifier de raideurs, de devoirs et de contraintes. N'était-ce que par l'inconfort que représentait le port de ces armes lourdes et dures. Nous n'avions pas le droit de les toucher, bien sûr. Et dès que possible, en cachette, nous les décrochions du mur pour humer l'odeur de la graisse qui les recouvrait, écouter le chuintement si particulier que fait une lame en sortant de son fourreau, les faire tinter les unes contre les autres en imaginant ce qu'avait sans doute été le froissement des fers entrechoqués lors de duels de hussards aussi tournoyants que ceux du brave Brigadier Gérard dont j'avais découvert le premier tome des aventures dans une armoire du grenier.

Une ou deux fois, on nous avait expliqué doctement l'histoire de quelques-unes des plus remarquables de ces armes. Celle-là qui venait de tel aïeul qui s'était exilé à la Nouvelle-Orléans, cette autre avec laquelle notre arrière-grand-père

avait chargé à cheval dans un combat d'escarmouche contre une patrouille de uhlans allemands en août 1914. Etait-ce simplement pour nous édifier par l'exemple de ces gloires familiales ? Ou pour nous faire mesurer qu'il s'agissait-là d'une question d'héritage ? Avec l'obligation de continuité qui en découlait.

C'était, quoiqu'il en soit, ce que je retenais de l'éclat noir de ces panoplies guerrières. Il m'assignait, si j'étais prêt à ne pas déroger, à une destinée militaire par laquelle je serais hissé au-dessus de moi-même. Comme notre oncle Hélie que sa déroutante et fragile humanité n'avait pu détourner de sa vocation héroïque.

Entendons-nous, je ne voudrais pas vous laisser croire que toute vocation est un héritage. Je crois au contraire que l'envie de se vouer au service d'une cause exigeante procède de l'incertitude de soi, de l'inconfort qui en découle et de la quête que cet inconfort rend nécessaire. Au fil de ma vie militaire j'ai toujours mesuré à chaque opération, à chaque départ, à chaque séparation d'avec les miens, à chaque peur surmontée que se prouver à soi-même ne peut se faire qu'en se confrontant à des exigences auxquelles on appréhende de ne pas pouvoir satisfaire. Plus on est inquiet de soi-même, plus on cherche profond. Jusqu'à défier sa propre violence, sa propre animalité pour s'efforcer de les maîtriser. Il n'y a d'assuré que ce qui a été rendu certain par le dépassement d'une épreuve.

Mais la naissance de ma vocation a d'abord été béarnaise. Elle a éclos là, dans les murs de cette vieille demeure perchée sur sa colline entre le Lausset et le Gave d'Oloron, avec le Pic d'Anie pour horizon. Et c'est tout naturellement conduit par cet élan viscéral que je suis entré au Prytanée Militaire de la Flèche puis à Saint-Cyr et ai entamé cette vie militaire exigeante autant qu'exaltante au soir de laquelle me voici

devant vous, prétendant à vous rejoindre sans pouvoir exciper d'autres mérites que ceux d'un soldat.

Je vous l'ai dit en effet, je ne suis ni un érudit, ni un savant. Il m'a donc fallu me convaincre que je pouvais, sans m'exposer à l'imposture, devenir un académicien.

Dans votre infinie sagesse, pressentant bien lors de notre deuxième rencontre de quoi mes hésitations pouvaient se nourrir, vous m'avez précisé, cher président, que mon entrée parmi vous se ferait au sein d'une lignée prestigieuse d'officiers généraux et qu'il s'agissait là d'une tradition ancienne à l'académie de Béarn. La consultation – à nouveau- des archives de l'académie m'a permis de constater en effet qu'a sa création en 1924, Amaury de Resseguier, officier supérieur, y était titulaire du fauteuil numéro 2.

Je devine, dans cette façon de se préoccuper toujours de la chose militaire une manière de sagesse bien béarnaise. Nos concitoyens ne sont pas si nombreux à cultiver ainsi le souci de la clarté, à vouloir profiter de la lucidité de ceux qui ont connu la violence, à s'imposer l'exigeante difficulté « de voir ce que l'on voit » selon le mot de Charles Péguy.

Sans doute est-ce pour les aider dans la satisfaction de cette redoutable obligation morale, que nos prédécesseurs ont toujours tenu à compter dans leurs rangs des officiers aussi illustres que chargés de la gravité que leur conférait leur expérience de la guerre.

A ce fauteuil numéro 20 en particulier auquel vous m'accueillez et qu'ont occupé le général de Monsabert, magnifique soldat de 14-18 et très grand chef militaire des combats de la campagne d'Italie et de la libération, le général de Barry, héros de la résistance, déporté à Auschwitz, Buchenwald, Flossembürg, Kamenz, Dachau puis

commandant de la première armée avant de devenir secrétaire général de la défense nationale, le général Baud ancien lieutenant de méharistes pendant la guerre d'Algérie puis responsable des études stratégiques du ministère de la défense pendant la guerre froide.

Comme eux trois l'ont fait, en analysant leur époque et en y décelant ce qu'il fallait y voir d'un tragique de l'histoire toujours présent hélas, je voudrais aujourd'hui, très rapidement je vous rassure, vous dire ce que, après quarante années de vie de soldat, je parviens à comprendre de ces temps qui sont les nôtres.

Lorsque ma génération d'officiers est entrée dans la carrière au début des années 80, la guerre était une chose à la fois commune et interdite. Commune parce que son imminence nous paraissait constituer une forme de continuité avec les épreuves que nos parents et grands-parents avaient traversées lors des terribles affrontements du vingtième siècle, de la Grande Guerre aux conflits de la décolonisation en passant par une deuxième guerre mondiale dont l'atrocité génocidaire avait paradoxalement délégitimé le recours à la force délibérée. Interdite parce que malgré l'affrontement idéologique quasi-existentiel entre des visions sociales, économiques et politiques parfaitement inconciliables, l'état des forces en présence de part et d'autre du rideau de fer et la perspective du cataclysme nucléaire gelaient cette confrontation en faisant ressortir l'absurdité de l'hypothèse d'une destruction mutuelle assurée. Pourtant, quoiqu'interdite et probablement parce qu'imminente, cette guerre latente structurait la représentation mentale du monde qu'entretenaient nos sociétés, de façon probablement aussi impérieuse que la question environnementale aujourd'hui. A Saint-Cyr, Raymond Aron et Gaston Bouthoul, tout juste disparus, étaient les auteurs de référence. Nous

devions lire *Paix et guerre entre les nations* et il était bienvenu de citer le *Traité de Polémologie* dans nos écrits.

Puis le mur s'est effondré. Et les démocraties européennes triomphantes, sûres de l'universalité d'une conception philosophique et politique qui place la paix comme l'état sommital du processus civilisationnel ont oublié la guerre, désormais rangée au magasin des pensées archaïques. Certes, les affrontements entre États ou groupes d'États pouvaient continuer d'exister, les tensions atteindre des niveaux importants, provoquer des crises majeures. Mais le recours au droit international ainsi que la puissance économique et financière de l'empire américain qui permettait de résoudre les différends par des jeux de pression savamment dosés semblaient nous exonérer définitivement du recours à « la lutte armée et sanglante entre groupements organisés [1]». Puisqu'existaient désormais d'autres moyens politiques de résoudre les confrontations entre nations que le recours aux conflits ouverts, la guerre, dans son acception clausewitzienne d'outil politique, était devenue définitivement obsolète.
Pendant trente années, nos sociétés ont donc vécu dans un irénisme qui faisait une abstraction complète des points de vue du reste du monde. Nos soldats, dont j'étais, intervenaient dans des « crises » bien lointaines qui n'étaient que les derniers soubresauts d'une époque barbare et qui ne concernaient au demeurant aucun de leurs concitoyens. Rentrant de ces « opérations de gestion de crise » profondément marqués par ce que nous avions observé et expérimenté de la violence des hommes, nous tentions de témoigner de la rémanence des processus qui peuvent conduire à la guerre. Cela, pourtant, n'intéressait personne. Il faut par ailleurs relever que ce phénomène d'oubli et de négation est spécifiquement le fait de pays européens dont les populations traumatisées par les guerres proprement suicidaires du vingtième siècle ont voulu à tout prix croire en

[1]in G. Bouthoul, *Traité de polémologie, Sociologie des guerres*, Paris, Payot, 1970 (rééd. 1991).

une forme de prophétie auto-réalisatrice qui permettait en outre de porter le fruit des dividendes de la paix sur d'autres priorités, sociales notamment. En effet les États-Unis, pour leur part soucieux de maintenir leur prédominance mondiale et lucides sur les puissants mouvements qui pouvaient la contester n'ont jamais renoncé à recourir à la guerre ou à s'y préparer.

Nous voici aujourd'hui confrontés, non pas au retour des guerres ouvertes. Celles-ci n'ont jamais cessé d'exister dans des régions du monde qui nous paraissaient bien lointaines et bien étrangères à notre haut degré de sophistication morale et civilisationnelle. Nous voici confronté, en réalité, à l'ardente obligation d'une prise de conscience salutaire. La conscience de devoir se préparer à faire face à la guerre, Français et Européens ensemble et si possible en conquérant, vis-à-vis des Américains, une autonomie de décision et d'action sans laquelle jamais l'Europe n'accèdera au rang d'acteur géostratégique auquel, pourtant, son poids économique et la richesse de sa culture la destinent. Nous mesurons à nouveau que l'entrée en guerre n'est pas seulement le résultat d'une décision politique. La guerre est un phénomène d'une complexité extrême qui procède de facteurs économiques, démographiques, religieux, sociaux dont l'enchevêtrement rend la compréhension très difficile. La guerre possède une dynamique propre, dans son déclenchement comme dans son déroulement. Ne pas la vouloir ne suffit malheureusement pas à l'éviter.

Entendons-nous, il ne s'agit pas de renoncer à nos valeurs de paix. Nous devons continuer à vouloir interdire la guerre, à la cantonner à ses formes à la fois les plus limitées et les plus respectueuses du droit international. Mais nous ne pouvons plus le faire par l'incantation et la dénégation. Nous devons la comprendre, l'analyser, la regarder en face. Et la livrer s'il le faut.

Je voudrais vous inviter, chères consœurs, chers confrères à ne pas refuser mais au contraire à nous approprier cette complexité des facteurs proprement sociologiques, culturels, politiques et militaires dont pourraient procéder les guerres de la prochaine décennie. A voir comment ils interagissent dans les nouveaux champs qui s'ouvrent à la conflictualité, de l'espace exo atmosphérique aux grands fonds marins en passant par le cyber espace.

Voilà ce que, comme l'ont fait mes prédécesseurs, je peux apporter à notre académie. Aider, pour reprendre le mot fameux de Gaston Bouthoul, à « si nous voulons la paix, connaître la guerre ». Afin que nous puissions, chacun dans notre domaine, tracer des perspectives qui ne s'exonèrent pas de de la compréhension de la brutalité du monde et nous permettent l'appropriation courageuse de notre destin.